

RELATIONS DIRECTES

ENTRE L'IRLANDE ET LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

A L'ÉPOQUE ÉNÉOLITHIQUE

I

Les relations de l'Ibérie avec la Gaule méridionale et occidentale, avec les Iles Britanniques, vers la fin de l'époque néolithique, et à l'époque de transition de la pierre au métal, sont bien connues. Je ne mentionnerai dans ce travail sommaire que les faits qui démontrent des relations particulièrement intimes, à l'époque énéolithique, entre l'Ibérie et l'Irlande.

L'usage du cuivre paraît avoir été à peu près simultané dans ces deux contrées où le cuivre abondait : les premières haches plates en cuivre, en Irlande comme en Ibérie, sont des imitations de haches en pierre; nous avons la preuve que c'est avec des outils en silex qu'on a attaqué les mines de cuivre, à l'origine, en Irlande⁽¹⁾. Dans les deux pays, il y a eu un véritable âge du cuivre. Cependant, ce n'est pas d'Irlande, c'est d'Ibérie qu'est partie l'exportation des objets de cuivre en Gaule. Le cuivre se rencontre, en effet, assez abondant dans les dolmens du midi, à une époque où il n'apparaît pas encore dans les sépultures mégalithiques de l'ouest et du nord-ouest⁽²⁾.

(1) COFFEY, *The bronze age in Ireland*, p. 7.

(2) DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie*, I, p. 404.

La hache-poignard, improprement appelée hallebarde, dont la lame est fixée par de gros rivets, à un manche en bois plus ou moins perpendiculaire à son axe et qui n'est en somme qu'un poignard emmanché à la façon d'une hache, se montre aussi à l'époque du cuivre, en Irlande et en Ibérie.

En Espagne, on l'a trouvée dans les sépultures de l'Argar, de l'Officio et de Fuente-Alamo; en Irlande, on l'a rencontrée un peu partout. Le Musée national de Dublin n'en possède pas moins de 49 exemplaires. D'Irlande, elle est passée en Scandinavie et dans l'Allemagne du Nord, où elle apparaît perfectionnée, munie d'un manche ou de portion de manche en bronze⁽³⁾.

L'idée de transformer un poignard en hache par un emmanchement approprié a pu venir simultanément aux Irlandais et aux Ibères. Cependant, on constate en Ibérie l'usage du manche oblique avec des lames de forme primitive⁽⁴⁾; ce n'est qu'un peu plus tard que la lame est renforcée par une forte nervure. En Irlande, la forme légèrement, mais clairement incurvée de la lame, ses fortes nervures, indiquent une époque plus avancée de la technique métallurgique. Il est donc possible qu'on soit ici en présence d'un emprunt des Irlandais aux Ibères par voie commerciale. C'est aussi à l'influence ibérique plutôt qu'à l'influence irlandaise, quoique des relations directes entre l'Irlande et l'Armorique paraissent attestées par les gravures des tumulus de New-Grange Dowth, Lough Crew, et de celui de Gavrinis, qu'il faut attribuer la forme primitive des haches-poignards du tumulus de Saint-Fiacre en Melrand (Morbihan); les lames, à l'exception peut-être d'un exemplaire, en sont minces, sans nervure de renforcement. Les

(3) Cf. DÉCHELETTE, *Manuel II*, I, p. 196-199; COFFEY, *loc. cit.*, p. 12-20; COFFEY, p. 22, émet l'hypothèse que la forme incurvée de la lame aurait été suggérée par le pic de corne de cerf, ce qui paraît forcé, même d'après le spécimen qu'il donne de ce pic (fig. 15).

(4) Les frères SIRET, *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne* (Revue des questions scientifiques, 1888, p. 49).

manches ont disparu, mais on reconnaît sur les lames l'empreinte de manches obliques (5).

La hache à talon à deux anneaux latéraux est sûrement d'origine ibérique (6). On en a signalé deux exemplaires en Irlande, mais on en connaît aussi quelques-uns dans le sud-ouest de l'Angleterre et le sud de la France. Cependant, l'idée des deux anneaux latéraux paraît plus ancienne en Irlande, car, d'après John Evans, on y a trouvé quelques exemplaires de haches plates en cuivre portant un anneau sur chaque côté.

Un autre indice qui ne paraît pas négligeable d'un commerce intime entre l'Irlande et l'Ibérie nous est fourni par un type de poterie qui se rencontre à la fois dans les gisements portugais et irlandais, à l'époque également énéolithique. Ce sont des vases à bord rentrants, surbaissés et percés de trous destinés à laisser passer des liens de suspension. Les deux exemplaires, l'un d'Irlande, l'autre de la grotte de Palmella, figurés par Cartailhac (*Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*, p. 127, fig. 169, 170) sont absolument identiques (7).

Néanmoins, le point de comparaison le plus important jusqu'ici connu entre l'industrie de l'Irlande et de l'Ibérie énéolithiques, nous est fourni par les *lunulae* ou croissants d'or irlandais. Ce sont des disques en or auxquels une large échancrure donne la forme d'un croissant. La décoration est caractérisée par des triangles incisés et ombrés à l'aide de lignes parallèles à l'un des côtés latéraux, par des chevrons, des dents de loups, de petits carrés hachurés ou vides, disposés en cases de damier. La décoration de la surface est limitée aux *cornes*, et la partie moyenne de

(5) DÉCHELETTE, *Manuel II*, I, p. 198.

(6) *Ibid.*, p. 250-251.

(7) Un vase exactement de cette forme a servi à l'époque énéolithique de jarre funéraire dans le sud-est de l'Espagne (H. et L. SIRET, *Les premiers âges du métal*, pl. IV, fig. 6). Pour les enfants, les vases d'usage domestique de forme variée, servaient de jarres funéraires.

l'objet, la plus large et la plus considérable, est simplement encadrée de deux bandes où dominent les chevrons.

L'Irlande, véritable Eldorado⁽⁸⁾, à cette lointaine époque, est le principal centre de fabrication et d'exportation de ces croissants. Le Musée national de Dublin en possède 37 à lui seul; sur les 80 exemplaires aujourd'hui connus, l'Irlande en a au moins 60. Les autres se répartissent géographiquement ainsi : Cornwall, 1; Pays de Galles, 1; Ecosse, 4; France, 6 : 1 à Saint-Potan⁽⁹⁾, C.-du-N.; 3 dans la Manche; 2 en Vendée; en Danemark, 2. Ceux qui sont sortis des ateliers scandinaves sont imités des modèles irlandais⁽¹⁰⁾.

Cartailhac (*Âges préh.*, p. 297, fig. 421) donne une gravure d'un anneau d'or massif, trouvé à Penella, dans l'Estramadure et dont l'ornementation rappelle de très près celle des croissants d'Irlande : les motifs et leur disposition sont à peu près les mêmes.

La comparaison est encore plus instructive entre l'ornementation des *lunulae* et celle du gorgerin ou hausse-col trouvé en 1883, près d'Evora, province d'Alemtejo, Portugal, et récemment acquis par le Musée de Saint-Germain. Il pèse 2 kil. 300 grammes. M. Salomon Reinach qui avait déjà consacré une importante étude aux croissants d'or irlandais dans la *Revue celtique* (1900, p. 75) en a fait une étude des plus instructives dans *The antiquaries Journal*, vol. V, n° 3, avril 1925 (mémoire lu devant la Société le 27 nov. 1924). Comme il le dit, sans la moindre exagération, l'ornementation en est non seulement très semblable à celle des *lunulae*, mais on peut la dire identique : mêmes motifs, même disposition; même discrétion dans la décoration, limitée à une partie du croissant, le reste étant soigneuse-

(8) Sur l'or en Irlande, à diverses époques, cf. P. W. JOYCE, *A social history of Ireland* (2 vol., London, 1903), I, p. 21, 33, 34, 554, 556, 565; II, 49, 68, 222, 261, 262, 378, 381, 384, 431.

(9) DÉCHELETTE, *Manuel II*, I, 353-354.

(10) MONTELIUS, *Chronol. der ältesten Bronzezeit in Nord-Deutschland und Skandinavien*, p. 79, fig. 202, 203.

ment poli. Ces objets doivent sortir des mêmes ateliers. Il n'est pas inutile d'ajouter que l'abbé Breuil a signalé la découverte d'une *lunula* dans un dolmen d'Allariz, Galicie (*Proc. of the R. I. A.*, p. 8, août 1921). Il est vraisemblable que les modèles des *lunulae* ont été fournis à l'Irlande par l'Ibérie. Il paraît, en tout cas, certain que c'est en Ibérie qu'il faut chercher l'origine immédiate du style géométrique et rectiligne, tel qu'il se montre sur ces croissants en or, quelle qu'ait été la contrée où il a pris naissance. Comme le fait remarquer M. Salomon Reinach (p. 127), le style sévère, purement rectiligne, avant de se développer à l'époque du métal, apparaît sur une série de plaques d'ardoise, qui ne se trouvent qu'en Portugal⁽¹¹⁾. Ces spécimens du style géométrique appartiennent à la fin du néolithique. Quant à la chronologie relative des *lunulae*, elle est assurée par la découverte de deux *lunulae* à Padstow, Cornwall, associées à une hache en métal du type le plus primitif. Quant à la chronologie absolue, elle varie suivant qu'on fait remonter le début du métal à une époque plus ou moins lointaine. Coffey le place à 1500 ans avant notre ère; Montelius, vers 2500-2300, pour l'Europe occidentale. La date indiquée par Coffey doit être rejetée, comme trop tardive.

(11) Le commandant A. Martin a découvert en 1910 une ardoise gravée dans un monument mégalithique de Groix. C'est le titre de l'opuscule : Quimper, 1910 : Extrait du *Bulletin de la Société archéol. du Finistère*. Les deux faces sont couvertes de traits rectilignes dont un certain nombre paraissent irréguliers. Il y a à remarquer : sur la face 1, 32 petits traits obliques parallèles compris entre deux longs traits longitudinaux se prolongeant vers la gauche par un trait unique en zigzag ou tire-bouchon; sur la face 2, le même assemblage de traits obliques parallèles, mais plus longs et moins nombreux, occupant une place différente; puis sur la gauche, à l'extrémité de la grande ligne courbe supérieure et du long trait longitudinal inférieur, deux signes demi-ronds très accentués. Le commandant Martin a trouvé dans plusieurs tumulus de la période énéolithique des Côtes-du-Nord des ardoises déposées intentionnellement : à Tossen-ar-Ruin, en Yvias, une boîte en renfermait trois avec des débris d'ossements (cf. MARTIN, *Ardoises des sépultures néolithiques*).

Sur une plaque de schiste ardoisier du dolmen de Kervadel, en Plobannalec, on remarque une sorte de cercle à rayons se continuant par des feuilles de fougère (DU CHATELLIER, *La poterie aux époques préh. et gaul. dans le Finistère*, pl. 5, fig. 9).

Celle de Montelius paraît s'approcher davantage de la vérité, comme le pense M. Salomon Reinach.

Quant à l'usage que l'on faisait des *lunulae*, il reste discutable. On a assimilé la *lunula* au *mind* irlandais qu'on traduit par diadème. En vieil irlandais, une seule fois il glose *diadema* (*deadema*) (Gloses de Turin, *Thes. paleoh.* I, 491). Ailleurs, il glose *insigne*, *insignia*. Dans le *Félire Oengusso* (calendrier d'Oengus), document du IX^e siècle, le mot est employé métaphoriquement et Stokes a tort de lui donner le sens précis de diadème. Dans l'épopée si archaïque du *Táin Bó Cúalnge* (Razzia des vaches de Cooley), au lieu de *mind*, on trouve *imscimm*, *imscing*, dont le sens n'est pas fixé, mais qui sûrement n'a nullement le sens de diadème. Dans les gloses en vieux gallois, *minn* glose *sertum*, et le pluriel *minou* glose *serta* et *stemma deorum*.

En somme, s'il n'est pas niable que *mind* ait pris le sens de diadème en moyen irlandais, son sens primitif reste encore à découvrir. M. Salomon Reinach frappé du poids extraordinaire du gorgerin d'Evora, a supposé qu'il avait pu avoir une destination analogue à celle des ornements qui, au V^e siècle, et à une époque postérieure, surchargeaient les statues des déesses d'Espagne⁽¹²⁾. Non sans vraisemblance, il a pensé qu'à l'époque aniconique, un arbre sacré pouvait avoir été orné d'anneaux pesants, et il a rappelé à ce sujet le vers de Lucain, né en Espagne, concernant un chêne sacré *sublimis in agro* :

*Exuvias veteres populi sacrataque gestans
Dona ducum...*

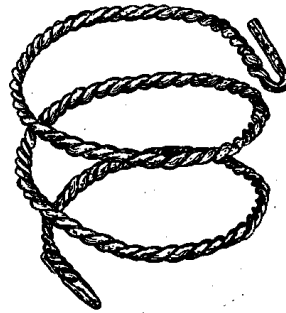
Les piliers de pierre ont pu jouer un rôle analogue en Irlande. Dans plusieurs des plus anciens textes irlandais, il est question d'une idole connue sous le nom de *Cromm*

(12) Le poids du gorgerin peut cependant n'avoir eu d'autre but que de rehausser l'importance du personnage qui le portait dans certaines cérémonies peut-être. Aujourd'hui encore chez les nègres d'Afrique, il n'est pas rare de rencontrer des femmes portant sur elles plusieurs kilogrammes d'ornements en métal.

Cruaich ⁽¹³⁾. C'était un pilier de pierre, tout couvert d'or et d'argent. *Cromm Cruaich* est, d'après le livre de Leinster ⁽¹⁴⁾, l'idole principale de l'Irlande. Il était entouré de douze autres idoles, ornées elles aussi de bronze ou de cuivre. Il est vrai que dans l'Irlande du IX^e-X^e siècle de notre ère, il y a eu sporadiquement une sorte de renouveau du paganisme sous l'influence scandinave. Or, nous savons que les Scandinaves chargeaient d'ornements leurs piliers-idoles en bois.

Les torques à tige torse et à extrémités repliées, que l'on sait d'origine irlandaise, sont très répandues dans les Iles Britanniques; ils n'apparaissent en France que dans les provinces du nord-ouest; un des plus typiques est celui de Cesson (Ille-et-Vilaine).

Ils sont jusqu'ici inconnus dans la péninsule ibérique, or Schliemann en a recueilli un exemplaire dans la seconde cité d'Hissarlick ⁽¹⁶⁾, ce qui semble prouver que le modèle de ces bijoux a été importé en Irlande des pays du Sud; l'hypothèse de l'exportation d'un objet d'or irlandais en



Torques en or à extrémités repliées
(CESSON (Ille-et-Vilaine) ⁽¹⁵⁾).
Environ 1/5 de sa grandeur naturelle.

Troade, aux temps prémycéniens, ne peut être sérieusement envisagée. Si on ne trouve pas d'objet de ce genre dans la péninsule ibérique, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'ils y aient été, à l'époque du bronze, totalement inconnus. Un

(13) Le nom varie. *Cromm Cruaich* (préférable à *Cromm Cruach*) signifie : le Courbe du tertre. Il y a d'autres *cromm* qualifiant des *menhirs* plus ou moins inclinés.

(14) Dans le *Livre de Leinster* (ms. du XII^e siècle), *Cromm Cruaich* est qualifié de *rig-idal h-Erenn*, idole-roi d'Irlande (Cf. JOYCE, *A social history of Ireland*, I, p. 275-276).

(15) DÉCHELETTE, *Manuel*, II, 1^{re} partie, p. 355.

(16) DÉCHELETTE, *Manuel I*, I, p. 355-356. DÉCHELETTE (*ibid.*, fig. 140) reproduit le torque d'Hissarlick et celui de Cesson.

commerce direct entre l'Irlande et le bassin antérieur de la Méditerranée sans une escale qui ne peut être que l'Ibérie, ne peut guère se comprendre. Aucun torques à tige torse et à extrémités repliées n'a jusqu'ici été signalé dans l'Europe centrale et méridionale.

Le Musée national de Dublin en possède 24. La trouvaille de Grunty Fen, à Sretham, Cambridgeshire, associant un de ces torques à trois haches à talon ⁽¹⁷⁾, on ne peut guère les faire remonter plus haut que l'âge du bronze III de Montelius (1600 à 1300 avant J.-Chr.).

En présence de ces faits, déjà au Congrès de Lisbonne en 1883, l'illustre archéologue anglais John Evans avait émis l'hypothèse d'établissements de Lusitaniens en Irlande. Dans la séance de la *Société des Antiquaires de Londres* du 27 mars 1924, après avoir entendu la communication de M. Salomon Reinach et l'avoir appréciée de la façon la plus élogieuse, sir Arthur Evans s'est prononcé dans le même sens : la même race aurait occupé l'Ibérie et l'Irlande, mais c'est en Ibérie que se serait développé l'art dont témoignent les trouvailles dont il vient d'être question.

Il n'y a aucun fond à faire assurément sur les traditions et les légendes de l'Irlande ancienne qui faisaient venir d'Espagne la race dominante, les derniers envahisseurs, les fils de Milet. Il se peut cependant qu'il y ait là comme un vague souvenir d'une époque fort lointaine, ravivé et renouvelé par des relations à l'époque historique et corroboré par l'impression des navigateurs de l'antiquité parmi lesquels on peut ranger sans hésiter ceux de l'Irlande, que l'Irlande était située face à l'Espagne.

(17) COFFEY, *loc. cit.*, p. 78-80.

II

A toutes ces présomptions en faveur d'un peuplement ibère en Irlande vient s'ajouter une trouvaille déjà ancienne, restée à peu près inconnue, que je serais tenté d'appeler décisive, mais dont en tout cas on ne saurait nier le puissant intérêt : c'est la découverte en 1737, dans le comté de Cork, d'une sépulture en jarre, sépulture faite dans des conditions singulièrement frappantes. Aucun archéologue n'en a eu connaissance, à l'exception de W. Copeland Borlase dans son grand ouvrage en trois volumes (*The dolmens of Ireland*, London, 1897), si touffu que bien peu de gens ont eu le courage d'en battre tous les halliers. J'ai été de ce petit nombre et j'en ai été récompensé. Sa source est l'ouvrage d'un lettré irlandais Charles Smith : *The ancient and present state of country and City of Cork*. Au tome II, p. 456, de son ouvrage, Borlase donne un résumé du passage de l'ouvrage de Smith concernant la sépulture. La Bibliothèque nationale possède heureusement cet ouvrage. On y lit tome II : « *In the year 1737, three larges urns were discovered near Castle Saffron, the estate of John Love, esq. placed in a kind of triangle in the earth, about 100 yards from a danish intranchement. They were made of fine clay dried by the fire, which soon mouldered in the air; each of them might contain about 16 gallons, their shape represented in the following plate fig. 4. They had a rude kind of carved work round the rims which were about 16 inches diameter, as was also the bottom, but 2 feet middle of the side about and each urn was 4 feet high. In one of them was the skeleton of a man, the ribs and the smaller bones were bundled up and tied with a copper wire, rusted green, as were those of the thighs, arms etc. and the skull was placed near the mouth of the urn; none of these bones had passed*

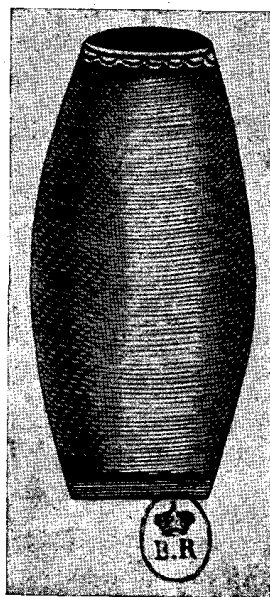
the fire. In the second urn was found a substance like honey supposed to be the flesh, and in the 3^d urn was a small quantity of copper pieces as large as halfpence, but of an irregular shape like chipp'd money, void of any inscription or stamp. »

« En l'année 1737, trois grandes urnes furent découvertes près de Castle-Saffron, propriété de John Love, esq.; elles étaient placées dans une sorte de triangle dans la terre, à environ 100 yards (91,400) d'un retranchement danois; elles étaient faites d'argile fine, séchée au feu, qui bientôt s'en allait en poussière à l'air; chacune d'elles pouvait contenir environ 16 gallons (72 litres, 64); leur forme est représentée sur la planche suivante fig. 4. Elles avaient une sorte de ciselure grossière autour des rebords qui avaient environ 16 pouces de diamètre, ainsi que le fond, tandis que le diamètre au milieu était de 2 pieds (0,61). Chacune des urnes avait 4 pieds de haut (1^m22). Dans une des urnes, il y avait un squelette d'homme; les côtes et les os plus petits étaient empaquetés et liés par un fil de cuivre; ils avaient une rouille verdâtre, ainsi que les os des cuisses, bras, etc.; le crâne était placé près de l'orifice de l'urne; aucun de ces ossements n'avait passé par le feu. Dans la seconde urne, on trouva une substance semblable au miel, qu'on supposa être la chair, et dans la troisième, était une petite quantité de pièces de cuivre de la dimension d'un demi-penny, mais de forme irrégulière comme de la monnaie rognée, sans aucune trace d'inscription ou d'empreinte. »

La façon si précise dont Smith donne la forme, les dimensions et la capacité des urnes, prouve qu'il a dû en avoir un croquis, ainsi qu'une description des plus détaillées faite au moment de la découverte, s'il n'a pas vu les urnes lui-même.

Dans une note, Smith fait remarquer que ce mode d'enterrement ressemblait à celui des îles Baléares, tel que nous le décrit Diodore de Sicile; les habitants découpaient le

cadavre avec des couteaux ou haches en bois et en tassaient les morceaux dans de grandes urnes. La sépulture en jarre, si elle existait encore du temps de Diodore, remontait assurément à la plus haute antiquité. On l'a constatée en Chaldée, dans l'Égypte prépharaonique, en Palestine, en Troade, en Crète, et jusque dans le Nouveau Monde. Si on ne peut, dans l'ensemble, conclure à une origine monogéniste, il n'en saurait être de même pour des pays dont la civilisation a des traits communs comme l'Espagne, les Baléares, la Ligurie italique proprement dite où la sépulture en jarre est en usage à l'époque énéolithique⁽¹⁸⁾. La filiation ici est directe. Dans d'autres cas, comme dans les jarres funéraires de la Bohême et de l'Espagne, dont la parenté est évidente, on ne saurait penser à l'influence d'un des deux pays sur



l'autre. « La seule explication acceptable, dit Déchelette⁽¹⁹⁾, c'est que la Bohême et l'Ibérie ont puisé l'une et l'autre leurs modèles industriels à la même source, c'est-à-dire à la civilisation égéenne. La Bohême, d'une part, le littoral ibérique de l'autre, étaient placés chacun sur le parcours des deux grandes voies commerciales par lesquelles les pays helléniques communiquaient avec l'Europe du nord. L'une de ces voies était terrestre, l'autre maritime. »

(18) DÉCHELETTE, *Manuel I*, p. 473, 474. Sur les sépultures en jarre, cf. *Matériaux*, XIX, p. 412; XXII, p. 131; *Congrès de l'ass. fr. pour l'avanc. des sciencés*, 4^e session, 1885, 1^{re} partie, p. 176; *Revue anthrop.*, 1888, p. 169; *Revue arch.*, 1908, II, p. 256, 258, 260.

(19) DÉCHELETTE, *Manuel II*, p. 83.

Si on admet une influence étrangère pour la sépulture en jarre de la région de Cork, on songe naturellement à l'Espagne avec laquelle, à l'époque énéolithique et même avant, l'Irlande entretenait des rapports si intimes et où ce genre de sépulture était commun, tandis qu'on n'a pu en signaler une seule ni en Gaule ni dans l'île de Bretagne. Les quatre cinquièmes des 1.300 sépultures fouillées par les frères Siret dans le sud-est de l'Espagne étaient des sépultures en jarre⁽²⁰⁾. Le corps y était replié, les genoux et les mains ramenés vers le menton. Les grandes jarres pour adultes étaient d'un type uniforme; elles avaient la forme d'un œuf dont le gros bout aurait subi une sorte d'écrasement; elles avaient de 0,80 à 1,05 de long (elles étaient couchées) sur 0,45 à 0,70 de diamètre. Sous le col, il y avait une série de boutons ou de mamelons saillants⁽²¹⁾. Les urnes étaient fabriquées en plusieurs pièces; on faisait sécher le vase dans le moule; peut-être achevait-on le séchage par un léger feu de bois allumé à l'intérieur. Les petits vases destinés aux enfants étaient de formes variées, la plupart avaient servi à des usages domestiques.

Dira-t-on que dans le cas de la sépulture isolée de Cork, on a affaire à une fantaisie individuelle, éclosée dans un cerveau original?

L'imagination des hommes paraît avoir été assurément éclectique en matière de sépulture: à une même époque, on a inhumé en pleine terre, en coffres de pierres, en troncs d'arbre, etc. A une époque postérieure, à l'époque du bronze et du fer, on a eu, en divers pays, l'idée de renfermer dans des urnes céramiques les cendres et les ossements incinérés; puis on a enfermé les restes inhumés dans de véritables

(20) H. et L. SIRET, *Premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne* (*Revue des questions scientifiques*, 1888, p. 90, 101; L. SIRET, *L'Espagne préh.* (Extr. *Revue des questions scientifiques*, 1893, p. 70).

(21) On peut se demander en examinant la gravure de la jarre irlandaise si ce ne sont pas des boutons au lieu de creux que souligne la ligne de demi-cercles entourant le col.

cercueils. L'hypothèse d'une trouvaille individuelle dans le cas présent paraît néanmoins peu vraisemblable, l'Irlande, loin d'être isolée, étant tributaire de l'Ibérie; mais elle devient absolument insoutenable, si on réfléchit à la façon dont la mise en jarre a été faite. Le cadavre a d'abord été décharné puis découpé, désarticulé; après quoi, on en a réuni les membres; on en a constitué des faisceaux attachés par des fils de cuivre. La substance contenue dans une seconde urne est vraisemblablement la chair, comme l'a supposé Smith, et elle a dû subir une cuisson. Ce sont là des procédés auxquels on n'atteint pas du premier coup. Je crois inutile d'insister.

Ce qui est singulier, c'est que la sépulture en jarre si compliquée de Cork est un cas unique en Irlande. Ce qui est aujourd'hui une sorte d'énigme ne le sera plus peut-être un jour. Peu de pays ont été plus maltraités que l'Irlande, au point de vue archéologique, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous. Bien des trouvailles ont dû passer inaperçues. Il est légitime de supposer aussi que le sol de l'Irlande recèle encore bien des secrets d'autant plus faciles à garder, en l'occurrence, qu'aucun signe extérieur ne marquait l'emplacement de ce genre de sépulture.

*
* *

Il reste une autre question fort importante à élucider. Si les sépultures en jarre sont très communes dans le sud de l'Espagne, le décharnement présépulcral, d'après le témoignage formel des frères Siret, n'y était pas pratiqué; ils n'ont jamais observé non plus le découpage des membres du squelette. Il serait donc peu logique de supposer que c'est dans le sud de l'Espagne qu'il faut chercher l'origine de la sépulture irlandaise. Seules, dans le voisinage, les îles Baléares présentent un mode de sépulture en jarre.

analogue. Une influence directe des Baléares sur l'Irlande ne peut guère se soutenir. D'un autre côté, le mode de sépulture des Baléares n'a pu être restreint à ces îles en relation constante avec l'Ibérie et habitées par une population certainement apparentée à celle du littoral voisin de la péninsule. On peut espérer que de nouvelles découvertes, plus inattendues encore que celle des frères Siret, nous fixeront sur ce point.

Quant à la nationalité et à la langue des hypothétiques émigrants d'Ibérie qui auraient apporté en Irlande la sépulture en jarre, avec le rite du décharnement et du découpage préalable du squelette, on ne peut hasarder que des hypothèses plus ou moins plausibles, d'autant plus que la population de la péninsule à l'époque néolithique et énéolithique n'était vraisemblablement pas complètement homogène.

Les Celtes, cela va sans dire, sont hors de cause, quoique leur invasion en Ibérie se soit faite beaucoup plus tôt qu'on ne le pense généralement et que leur premier ban ait dû y apparaître, à mon avis, dès l'époque du bronze.

On s'accorde cependant à regarder le basque comme la langue des plus anciens habitants de la péninsule. On est, au contraire, très partagé sur la question de la parenté du basque et de l'ibère. Dans un ouvrage récent, M. Philippon, reprenant la théorie qu'il a déjà exposée dans son livre *Les Ibères* (Paris, 1909), rattache l'ibère à la famille indo-européenne : les Ibères n'auraient d'ailleurs pénétré en Espagne que vers le VIII^e siècle avant notre ère. Il sépare complètement l'ibère du basque ou euskarien qui, lui assurément, ne peut rentrer dans le groupe indo-européen. La parenté du basque et de l'ibère est soutenue, en revanche, par des historiens de valeur, comme Luchaire (*Origines linguistiques de l'Aquitaine*, Paris, 1879), par des linguistes de premier ordre, comme Hugo Schuchardt.

On a rapproché certains types physiques irlandais actuels de ce qu'on a appelé le type ibère, expression vague et trop commode. Il semble bien qu'il y ait un air de parenté entre certains types d'habitants du voisinage immédiat de Cork et les indigènes du sud de l'Espagne. Un savant irlandais, le professeur Henry, m'a affirmé que pendant son séjour dans le sud de l'Espagne, rencontrant des paysans espagnols, il avait été maintes fois sur le point de leur adresser la parole en gaélique ⁽²²⁾. Mais il n'y a sur cette question, à ma connaissance, aucun travail d'un caractère véritablement scientifique. Un peuplement ibère, à l'époque néolithique, a été également envisagé pour les Iles Britanniques et la Gaule occidentale, en particulier l'Armorique, par des archéologues et des anthropologistes de valeur ⁽²³⁾, mais on n'est arrivé, surtout au point de vue anthropologique, à aucune conclusion décisive.

*
* *

Il n'est d'ailleurs pas absolument nécessaire de recourir à l'hypothèse d'une parenté ethnique entre l'Ibérie, l'Armorique et l'Irlande (sans parler de l'île de Bretagne), pour expliquer l'intimité de leurs rapports à l'époque néolithique et surtout à l'époque énéolithique. Rien ne paraît plus simple, si on se rend compte de la facilité des relations commerciales par mer entre ces pays et de leur situation respective au point de vue économique. Loin d'y être un obstacle, comme on est trop porté à se le figurer à notre époque de communications aussi rapides que faciles à travers le continent européen, la mer y invitait en quelque sorte.

(22) Lorsque je repassai par Cork pour rentrer en Angleterre, en août 1913, le hasard me mit en présence de certains types qui me rappelèrent les paroles du prof. Henry et qui, malgré mon profond scepticisme en pareille matière, me donnèrent fort à penser.

(23) Cf. J. LOTH, *La première apparition des Celtes dans l'île de Bretagne et en Gaule* (*Revue celtique*, 1920-1921, p. 272 et suiv.).

La voie de mer, à cette lointaine époque, était autrement rapide et sûre que la voie de terre hérissée d'obstacles de toute nature : rivières, fleuves, montagnes, halliers, forêts impénétrables, embûches continuelles à craindre de la part de peuplades hostiles ou en guerre les unes contre les autres. Un voyage de l'extrémité de l'Armorique aux bords du Rhin eût constitué un exploit invraisemblable.

On a dit qu'un fleuve est un *chemin qui marche*. La mer, vaste plaine, sans autres aspérités que ses vagues parfois redoutables, incapables néanmoins d'arrêter longtemps même la frêle barque d'un marin hardi et expérimenté, est sillonnée par ces *chemins qui marchent* qu'on appelle les *courants*; ils ont sur les fleuves cette double supériorité de n'être séparés les uns des autres par aucun obstacle sérieux et de *marcher* dans tous les sens, contrariés seulement parfois dans leur course par les vents dont le navigateur sait éviter les fureurs et utiliser jusqu'aux caprices. C'est un fait bien connu qu'un grand courant développé sur ses bords un contre-courant ou courant en sens inverse. Si des courants, au dire des marins irlandais, portent dans la direction de l'Espagne et du Golfe de Gascogne, il y a, en revanche, un grand courant régulier, ramification du gulf-stream, qui remonte du Cap-Vert, passe par les Canaries, longe les côtes de Mauritanie et du Portugal, et coule vers le Nord le long des côtes ouest de l'Irlande. Mon ami, J. Cuillandre, professeur au lycée de Brest, natif de l'île Molène, après m'avoir signalé, dans une lettre récente, l'existence de ce courant, m'apprend que des bateaux de Sein, Molène, Ouessant, du Conquet et d'ailleurs, montés par des marins ne navigant qu'au jugé, sans boussole, se rendent chaque année, à la belle saison, avec la plus grande sûreté, soit sur les côtes d'Irlande, soit sur celles du Portugal et même du Maroc pour y pêcher la langouste et en reviennent de même en

automne, sans difficulté et sans erreur, menés qu'ils sont par les courants ⁽²⁴⁾.

D'après M. Ruellan, professeur à l'École Navale, la traversée d'Irlande en Espagne et *vice versa*, est des plus faciles par *vent de travers*, mais, comme il le fait remarquer, cela supposerait l'existence de la navigation à voile. Or, contrairement à ce qu'avance Déchelette, des navires avec des mâts, sont figurés sur les rochers sculptés de la Suède, vers cette époque. On ne peut rien conclure, d'ailleurs, d'un pays à un autre. C'est ainsi qu'à une époque où la navigation à voile n'existait pas, semble-t-il, dans les pays méditerranéens, les vases peints égyptiens de la période prépharaonique, dite période de Negadah, présentent de nombreuses figurations de barques à rames parmi lesquelles on distingue des barques à voile. M. Ruellan, qui doute qu'une navigation régulière ait pu s'établir entre l'Espagne et l'Irlande par les courants, admet cependant qu'ils la permettraient, mais avec des escales bien étudiées : ce qu'il estime, sans en donner de raison et bien à tort, impossible à l'époque énéolithique. Les néolithiques mêmes, à l'époque des grands monuments, pour ne parler que de l'Armorique, étaient essentiellement des marins. Nous trouvons de ces monuments dans toutes nos îles, tandis qu'ils sont relativement rares à l'intérieur des terres.

L'Irlande, les Îles Britanniques, l'Armorique, étaient à l'époque énéolithique, dans la même situation vis-à-vis des pays plus civilisés de la Méditerranée et, en particulier, de l'Ibérie, intermédiaire obligée entre ces pays et ceux de l'Europe occidentale, que les peuplades sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, à l'époque moderne, vis-à-vis des Européens. L'étude des antiquités de la péninsule ibérique révèle clairement l'importance des influences égéennes

(24) J'ai moi-même rencontré, en août 1912, en relâche à Peuzance (Cornwall), des pêcheurs de Camaret, au nombre de 120, qui pêchaient la langouste sur les côtes des îles Scilly,

dans cette contrée. A l'école de l'art et de l'industrie égéenne, l'Ibérie était arrivée à un degré de civilisation assurément supérieur à celui des autres pays d'Europe baignés par l'Atlantique. Elle produisait en abondance l'or et le cuivre. En revanche elle était tributaire pour l'étain du sud-ouest de l'île de Bretagne (Devon et Cornwall). L'Irlande, dépourvue d'étain, avait à profusion le cuivre; pour l'or même elle était plus riche que l'Ibérie; l'Irlande a été, à l'époque énéolithique, la principale source de l'or européen. Le seul intérêt commercial eût suffi pour inciter les Ibériques à entreprendre un commerce régulier, facile par voie de mer, avec les pays occidentaux. Il semble que les Tartéssiens, que nous savons avoir été très entreprenants, aient possédé une marine marchande dès le second millénaire avant notre ère. L'Armorique était une escale tout indiquée, on pourrait dire obligée, sur la voie de l'Atlantique. Entre autres points favorables pour un établissement prospère et durable, on peut signaler l'embouchure de la Loire. De fait, c'est incontestablement d'Ibérie que l'Armorique a reçu ses premiers objets en cuivre et en bronze, et l'escale, ou plus exactement le comptoir où les Ibères les ont apportés doit être cherché à l'extrémité ouest de l'Armorique, car les sépultures caractérisées par des trouvailles de la première époque du métal, partant de la pointe du Finistère, ne dépassent pas Elven, à trois lieues à l'est de Vannes. C'est seulement pendant la seconde moitié de l'âge du bronze que l'Armorique située à proximité des riches mines stannifères du Cornwall et, comme le dit avec vraisemblance Déchelette, exploitant ses propres ressources minières, est devenue le grand centre de l'industrie métallurgique en Gaule.

A côté des principales escales, il avait dû s'établir et s'échelonner le long des côtes, des comptoirs d'où se répandaient dans l'intérieur du pays les objets d'échange et les produits des industries étrangères.

Ce ne sont pas seulement les objets matériels qui s'échangeaient d'un pays à l'autre; il y avait aussi des courants intellectuels et moraux, un véritable commerce d'idées et d'influences religieuses. Les monuments funéraires, les cercles de pierre suffisent à le prouver clairement.

Aussi, quoique les besoins du commerce et l'attrait du lucre puissent expliquer, dans une large mesure, l'intimité des rapports entre l'Ibérie, l'Armorique et l'Irlande, leur civilisation, pour employer ce mot dans son sens le plus large, offre des traits communs si caractéristiques, qu'on est porté à attribuer au moins à une partie notable des populations établies dans ces pays à l'époque énéolithique, une véritable parenté ethnique et une origine commune.

J. LOTH.
